

A propos du livre de Natacha Polony, ***Nos enfants gâchés*** (Paris, Lattès, 2005)

Texte publié par l'hebdomadaire **MARIANNE** à
l'occasion de la sortie du livre

Longtemps, en matière éducative, la rhétorique de l'indignation fut l'apanage des « pédagoges ». Ainsi Adolphe Ferrière déclarait-il au congrès de Calais, en 1921 : « *C'est sur les conseils du démon que l'on inventa l'école. L'enfant aime voir son activité servir à quelque chose, on fit en sorte qu'elle n'eût aucun but. Il aime comprendre, on l'obligea à répéter pour faire plaisir ou éviter la punition. (...) Alors les enfants apprirent ce qu'ils n'auraient jamais appris sans l'école : ils surent dissimuler, tricher, mentir.* » Et Célestin Freinet, quelques années plus tard, suggérait de remplacer, au fronton des écoles communales, « Liberté - Égalité – Fraternité » par les mots que Dante dit gravés aux portes de l'Enfer : « *Oh toi qui entre ici abandonne toute espérance...* »

Mais l'indignation a changé de camp. Et l'essai de Natacha Polony en témoigne : les nouvelles générations, explique-t-elle sont « *décervelées* » par l'école, « *formatées* » par des méthodes managériales. On les prive du patrimoine culturel qu'on a remplacé par « *l'initiation à la citoyenneté : un dressage en forme de catéchisme moderne* ». Gauche et droite réunies, de la loi d'orientation de Lionel Jospin à celle de François Fillon, ont perpétué « *la plus méthodique destruction de toute possibilité de transmission* ». Les professeurs sont « *interdits d'enseigner* ». et, au bout du compte, « *les barbares que nous avons fabriqués (...) détruiront le monde. Ils détruiront parce que la civilisation glissera entre leurs mains comme le sable d'une terre fertile devenue aride. Leurs pères n'ont pas voulu vieillir, ils n'ont pas accompli leur tâche d'être humains adultes : transmettre à ceux qui les suivront. Après eux le désert.* ».

On aura compris que ***Nos Enfants gâchés*** est un pamphlet brillant. Natacha Polony, jeune agrégée de Lettres qui a quitté l'Éducation nationale « par claustrophobie », s'y déclare d'emblée « réactionnaire », assumant une fonction de « résistance » face au complot qui liquide l'héritage des Lumières, détruit notre École et met la France en péril... En réalité, le propos n'est pas nouveau. Comme jadis

les pédagogues de l'Éducation nouvelle, il dénonce l'éternel « joueur de flûte » qui vient faire payer la trahison des adultes en emmenant les enfants en enfer. Autrefois, on stigmatisait les « maîtres qui mutilaient l'intelligence et la créativité ». Aujourd'hui, on accuse les pédagogues soixante-huitards, libéraux-libertaires évidemment, qui ont sacrifié les Humanités sur l'autel d'une illusoire égalité des élèves, les livrant ainsi pieds et poings liés au crétinisme télévisuel.

Au cœur du livre, se trouve la question de la langue et, plus largement, celle du patrimoine. L'auteur dénonce là nos abandons successifs et l'inculture massive « que l'on connaît ». À la lire, en effet, aucun élève de terminale ne saurait plus faire la différence entre Rimbaud et Rambo ; ils auraient même abandonné toute référence au premier pour s'adonner unanimement au culte du second. Le problème, c'est que Natacha Polony nous demande, sur ce point comme sur tous les autres, de la croire sur parole. Quelques exemples, quelques propos rapportés... avant de conclure définitivement et de ridiculiser, au passage, les esprits chagrins qui demanderaient à y voir de plus près ! C'est dire qu'on pourrait parfaitement tenir, avec tout autant d'aplomb, la position inverse. Montrer que les salles de théâtre, les opéras et les musées n'ont jamais été autant fréquentés par les scolaires, que les pratiques artistiques se développent partout et que la vente des classiques est en progression constante. Évoquer les programmes de l'école primaire de 2002, avec l'introduction de l'étude obligatoire d'œuvres littéraires, ou les centaines d'initiatives de lycéens dans le cadre du Printemps des poètes. Au bout du compte, qui aurait raison ? Natacha Polony ou son contradicteur ? Impossible de trancher. Les exemples ne sont pas des preuves ! Mais, si Natacha Polony a raison, son ouvrage ne permet pas d'en décider. Et si, comme elle l'affirme, « l'École a pour objet la transmission de savoirs vérifiés », il faut absolument proscrire cet essai de toutes les bibliothèques scolaires !

Pourtant il y a, dans ce livre, une belle générosité. L'auteur y dit son « *refus de croire que l'enfant qui regarde aujourd'hui la Star Academy est condamné à ne jamais lire Victor Hugo* » ? Sans aucun doute. La question est : « Oui, mais comment ? » Certes, il y a une belle péroraison finale sur la valorisation des savoirs, du travail et de « la considération que nous devons à ceux qui nous ont précédés », mais rien de précis qui nous permette d'échapper à cette esthétique de la désespérance si bien portée aujourd'hui... Ainsi l'auteur s'acharne-t-il contre ces professeurs qui font faire aux élèves « un dossier sur les rastas » : j'avoue que je n'aurais jamais moi-même eu l'idée d'un tel travail, mais, après tout, si ce dossier permet de comprendre comment un mouvement musical permet d'échapper à la délinquance, la place du

contretemps en musique, le rôle historique d'Haïlé Sélassié, la différence entre religion et secte, le sens des rites initiatiques comme celui des marquages vestimentaires et physiques... peut-être pourra-t-on assez vite amener les élèves à la lecture de *L'homme qui rit* ? Car, en réalité, il y a dans l'antipédagogisme une détestation de la médiation, un refus d'accompagner les personnes en les prenant là où elles sont, non pas pour les y laisser, bien au contraire, mais pour les faire progresser de manière exigeante. Car tout est dans l'exigence : le dossier sur les rastas peut être, effectivement, un sommet de démagogie ; il peut être, aussi, un travail formateur à partir duquel un professeur permettra à des élèves d'accéder à la culture et à la réflexion, à cette *libido sciendi* que Natacha Polony place justement au cœur de la mission de l'École.

Qu'on me permette, en conclusion, une de ces remarques de « vieux con » que Natacha Polony dit priser. Je m'interroge, en effet, sur l'absence de toute évocation du rôle de la famille et de la filiation dans un livre qui traite de la « fracture générationnelle ». Paradoxalement, alors que l'auteur affirme que l'École ne peut pas tout, elle en fait sa seule véritable cible. Comme si les choses ne se jouaient pas aussi en amont et à côté : dans la désarticulation généalogique dont sont victimes tant d'enfants, dans bien des recompositions familiales qui placent l'enfant en position d'arbitrer entre les adultes et les adultes en situation d'acheter l'affection de leurs enfants... bref dans la difficulté des parents à faire entendre à leurs enfants qu'ils ne sont pas tout-puissants et que le monde n'est pas à leur service. Car c'est là, peut-être, que se joue la possibilité même d'entrer en relation avec le savoir, d'accéder à la culture... Mais, malheureusement, si la plupart des anti-libéraux sont prompts à dénoncer les ravages du libéralisme économique, ils écartent soigneusement l'hypothèse selon laquelle leur propre individualisme, leur désir de « refaire leur vie » à leur gré, sans se soucier de la situation dans laquelle ils placent leur progéniture, pourraient aussi être à la source de l'impossibilité de transmettre qu'ils dénoncent par ailleurs. Mais j'ai bien conscience de franchir ici la ligne rouge : moralisme ringard sans doute, pétainisme, même, aux yeux du prestigieux compagnon d'Arielle Dombasle. Pour ma part, j'assume... Allez, Natacha Polony, encore un petit effort pour être vraiment « réactionnaire » !

Philippe Meirieu
Professeur des universités